

Il est là !... vous le verrez.

Bientôt, la vieille servante reparaisait et faisait signe au prêtre.

— Je vous prévient qu'elle ne sera pas commode, lui dit-elle à l'oreille.

Il eut un geste d'assurance et pénétra tranquillement dans la chambre de la vieille marquise.

La douairière s'était redressée sur son grand lit, dans lequel elle paraissait une petite chose sans importance, et son visage, d'une teinte de cire, était tout tremblant, et ses yeux pâles, pâles, se baissaient sous le regard ferme du prêtre.

Ce dernier lui prit la main et prononça très doucement, avec presque de l'affection :

— Eh bien ! Madame ?

Pourquoi fut-elle si heureusement impressionnée ? Quel mystérieux lien se forma tout à coup entre son âme et celle du prêtre ?

Elle subissait le charme, comme tous ceux du village ; elle gardait la main du prêtre dans la sienne et la serrait comme c'eût été la main d'un ancien ami...

Et cependant elle ne répondait rien à sa question.

— Vous voudrez bien m'excuser d'arriver un peu tard... J'étais avec mes pêcheurs ; mais me voilà à votre disposition... Votre servante m'a dit...

— Oui, c'est Jeanne-Marie qui a pris sur elle, bégaya la marquise, honteuse de son mensonge, d'aller vous avertir... Je vous remercie d'être venu...

— Comment vous sentez-vous ?

Elle était bien mieux ; la nature, vigoureusement aidée, avait fini par triompher du mal ; et maintenant que l'idée de la mort ne la hantait plus, la confession, l'aveu de son secret lui semblait une chose impossible, insensée...

Quand elle s'était sentie toute glacée, avec l'impression du vide autour d'elle, elle n'avait eu que cette pensée : avouer, réparer !...

Pouvait-elle paraître devant Dieu avec un tel poids sur la conscience ?...

Mais, à mesure que la chaleur, que la vie revenait en elle, son entêtement de Bretonne avait reparu plus vivace que jamais, et l'idée de l'aveu s'éloignait, s'évanouissait...

Car c'était le compromis qu'elle avait fait avec sa conscience ! au moment de sa mort, elle avouerait... Mais jusque-là, rien ! Elle garderait ce secret qui la torturait depuis vingt ans : elle resterait fidèle à l'engagement pris sur la tombe de son mari...

Et ce qui la faisait le plus abominablement souffrir, c'est que, profondément religieuse, elle n'avait pu communier une fois depuis vingt ans, depuis le jour maudit.

— Je vois que votre servante s'était alarmée à tort, dit le prêtre, qui analysait parfaitement ce qui se passait dans la tête de la marquise.

A qui bon forcer à des confidences suprêmes une femme qu'il ne voyait plus en danger de mort ?

— Mais oui, répondit la marquise, se jetant avec joie sur l'excuse qu'on lui fournissait, cette Jeanne-Marie perd la tête quand il s'agit de moi.

Et cependant, elle éprouvait aussi un regret que le prêtre ne fût pas arrivé plus tôt : elle eût été soulagée de ce secret qui recommençait déjà à peser sur elle ; et l'obsédante pensée se dressait à ses yeux :

« Où est le fils de mon fils ? Vit-il encore ?... Qu'est-il devenu ?... »

Ah ! quelle rudesse il lui fallait pour accepter cette vieillesse solitaire, quand il existait un jeune homme, presque un homme, dont la seule présence eût changé sa vie de misère en une existence de félicité !...

Elle essaya d'oublier un peu, pour remercier le prêtre d'être venu par une semblable nuit, et après sa folle expédition en mer ; car Jeanne-Marie lui avait brièvement raconté ce qu'elle avait vu.

Dès lors, tout idée de confession était définitivement écartée, et la conversation roula sur cette tempête, sur le bateau qui avait naufragé et les deux hommes qui avaient disparu.

— Encore des orphelins ! dit le prêtre.

— Quo vous allez me voler, remarqua la marquise avec un aimable sourire.

Elle se sentait en face d'un homme du monde et en était toute surprise.

Et elle, qui ne souriait plus, se mettait à causer comme s'ils s'étaient trouvés dans un salon.

— Oui, je ne peux plus faire le bien dans mon pays : vous êtes au milieu des pêcheurs, et, comme vous connaissez les infortunes avant moi, vous devancez ma charité... Je deviens inutile.

Le prêtre se récria ; partout il retrouvait les traces de la bonté de la marquise...

— Je vous dis que vous me rendez inutile ; je succombe sous votre concurrence.

— Il est bien facile de faire cesser notre rivalité : associons-nous !

Si l'on eût dit, la veille, à la marquise qu'elle accepterait cette idée comme toute naturelle, elle se fut hautement récriée.

Et cependant, elle répondit :

— Je vois bien qu'il me faudra dire oui si je ne veux pas que vous me chassiez du cœur de ces braves gens. Allons, Monsieur le curé, nous parlerons de ces choses demain ; il est temps que vous vous reposiez... Et je vais gronder Jeanne-Marie de vous avoir fait monter ici dans un semblable état : vous pourriez y gagner une fluxion de poitrine.

— Bah ! fit le prêtre avec un joli geste d'insouciance, ma vieille carcasse en a vu bien d'autres. A demain, Madame.

La marquise sonnait. Jeanne-Marie accourut et fut toute heureuse de voir le visage de sa maîtresse calme, reposé.

— Tu vas donner un manteau sec à M. le curé.

— Soyez tranquille, Madame, fit Jeanne-Marie, en haussant un peu les épaules.

Comme si madame avait besoin de lui faire des recommandations ! Est-ce qu'elle n'avait pas lu, tout de suite, dans ses yeux, l'impression bien-faisante produite par le prêtre ? Est-ce qu'elle n'avait pas déjà compris que c'était un ami et qu'il avait désormais sa place au château ?...

Et non seulement elle lui donna un manteau sec, mais elle le força à enlever sa soutane, devant un feu gigantesque, dans l'antique et vaste cuisine.

En vain le curé se débattait. Jeanne-Marie était douée d'un entêtement qui ne le cédaient qu'à celui de sa patronne.

Et puis, elle avait du remords d'avoir mal accueilli le curé à son arrivée au village. Elle réparait, elle aussi. Et elle lui servait un grand bol de bouillon, qui mitonnait depuis que le curé était avec la marquise. Et elle lui apportait une bouteille de bourgogne, une vénérable bouteille, du temps de M. le marquis, le mari de madame.

Et M. le curé en avala un grand verre, sans sourciller, et le déclara exquis, quoique la vieillesse en eût fait un liquide parfaitement désagréable.

Enfin, malgré ses protestations, elle le reconduisit, non seulement jusqu'au pont-levis mais jusqu'à la porte du presbytère. Et là, comme le prêtre lui tendait la main, elle s'en empara avec fougue et l'embrassa longuement. M. le curé Gardain comptait une amie de plus.

Le lendemain, dès qu'il eut dit la messe, à laquelle toute la population avait assisté, le curé à l'ébahissement général, monta au château et fut immédiatement reçu. Quelques vieilles, vieilles dévotes éprouvèrent encore des doutes sur la nature des moyens pour en arriver là ; mais il fallait s'incliner devant les faits : le curé allait régner au château comme au village.

Malgré la défense de Jeanne-Marie et du docteur, qui s'était décidé à venir le matin, la marquise s'était levée.

Elle voulait recevoir son curé en châtelaine. C'était la première fois, depuis vingt ans, qu'on la voyait s'occuper sérieusement des soins de l'hospitalité.

Le curé dut rester à déjeuner avec elle ; puis d'un pas tremblant, elle le mena par tout son château ; et elle était très surprise de son érudition : il lui expliquait des choses dont elle avait à peine l'idée, il lui faisait l'histoire des constructions, lui disait l'âge du donjon, de la chapelle, lui démontrait que la façade de la mer était la plus ancienne, qu'on n'y avait pas touché depuis la première construction, tandis que celle de la terre avait été refaite à l'époque de transition...

— Mais vous devez lire aussi les vieux manuscrits ?...

Un éclair joyeux passa dans les yeux du curé. Des manuscrits !... Il y avait des manuscrits !...

— Tout ce qui concerne la Fabrique de Trévenec est demeuré intact, malgré la Révolution... Et si ces vieux parchemins vous intéressent vraiment, Monsieur le curé ?...

Il ne sut pas cacher sa joie et sortit de la réserve qu'il avait montrée jusqu'à ce moment ; il avoua en termes chaleureux, que, dans sa vieillesse et sa solitude, une fois ses devoirs de prêtre accomplis, il n'éprouvait de satisfaction qu'à étudier les choses d'autrefois.

— J'espère aussi, Monsieur, dit très gravement la marquise, que vous en éprouverez aussi à venir ici.

Elle n'avait adressé semblables paroles à qui que ce fut depuis vingt ans.

Le prêtre s'inclina sans répondre, mais avec un joli regard d'affection : leur amitié marchait à grands pas.

Cependant, avant d'accueillir définitivement son curé chez elle, la marquise crut sage de demander des renseignements sur lui à l'archevêque du diocèse.

La réponse ne se fit pas attendre ; elle arriva le lendemain, avec la mention : *confidentielle* et sans signature.

« Nous avons eu récemment l'occasion de demander à Paris les renseignements que vous nous priez de prendre. Voici ce qui nous a été répondu : « Le curé Gardain appartient à une excellente famille de la bourgeoisie parisienne ; et, quoique âgé de soixante-dix ans, il n'est dans les Ordres que depuis une vingtaine d'années environ. »

« Rien dans sa vie ne faisait prévoir sa tardive vocation. Officier de dragons, il menait l'existence à grandes guides, très mêlé au mouvement mondain, aussi souvent à Paris qu'à son régiment. Il était marié, et sa femme faisait partie de cette société élégante qui guerroyait dans les salons contre l'Empire, ce qui nuisait naturellement à son avancement ; ils avaient une assez belle situation de fortune pour ne pas s'en inquiéter. »

« Malheureusement, sa femme mourut, à la suite d'une chute de cheval, peu de temps avant 1870, et il eut la douleur de voir son fils unique, un officier de grand avenir, frappé mortellement à la bataille de Rezonville. »

« Il fit toute la campagne, se battant furieusement, vengeant son fils ; et l'armistice était à peine signé qu'il cherchait sa consolation en Dieu. Ses hautes relations l'avaient promptement fait nommer vicaire d'une importante paroisse à Paris ; et il semblait tout désigné pour arriver à une grande situation. Il a préféré, comme il l'a affirmé à diverses reprises, s'enterrer dans un bon petit village, au milieu de braves gens... »

(A suivre).

## UN TONIQUE SOUVERAIN

# L'EMULSION BOULANGER,

Reconnue comme le meilleur remède contre l'Amalgissement, les Rhumes, Bronchites, Maux de Gorge, Débilité et Consommation.